Ce texte est un souvenir. À quelques détails factuels près, il s'est déroulé tel qu'écrit.

Mais Léna m'a tendrement fait remarquer que je suis une adulte... Et une adulte qui parle du sexe de petites filles et d'adolescentes, de personnes étant bien loin de l'âge légal... Que certains gardiens de la morale publique pourraient y voir une « incitation à la pédophilie »...

Sa remarque est hautement pertinente.

Il ne se serait agi que de morale, elle ne m'en aurait rien dit ; je n'en aurais rien fait de toute façon. Je ne me serais même pas « fendue » de cet avertissement.

Mais, s'agissant de pédophilie, il est primordial pour moi que je sois claire. Non, aucun de mes textes n'a été, n'est, ne sera une incitation à la pédophilie. Jamais, de moi, vous ne lirez de telles lignes. La pédophilie, plus encore que les actes de tortures, de séquestrations, de soumissions réelles sur adultes me révoltent. Si je dois écrire sur le sujet (et je crois que je le ferai), ce sera pour me battre clairement contre de telles saloperies, contre de tels salauds et de telles salopes.

Moule

Je suis l'esclave.

Lorsqu'elle ne peut rien faire de moi, elle me vide. Si elle en a le pouvoir, elle m'abat. Elle m'abat comme on abat une pouliche trop blessée, trop malade, trop faible. Pour en prendre une autre après avoir, cyniquement, méthodiquement, dévoré sa chair. Sans état d'âme, sans distinction. Sans remords.

Elle se comporte en maîtresse farouche et violente, impitoyable et inventive, injuste et égoïste. Inquiète... Je suis certaine qu'elle m'en veut de n'en pas vouloir assez. Qu'elle trouve, encore aujourd'hui, après ce qu'elle m'a fait vivre, après toutes mes promesses aussi, que je ne suis pas à sa hauteur.

Je suis sûre qu'elle me regrette.

Je sais maintenant que tout le plaisir que j'éprouve n'est qu'une mince partie de celui qu'elle éprouve, elle. Qu'elle n'est pas vorace comme elle l'est sans qu'elle n'obtienne, en retour, une satisfaction d'au moins même proportion. Elle sait que je le sais. Elle sait que j'en veux plus encore. Elle le sait, parce que je le lui ai dit...

Aussi...

Lorsque j'eus mes règles, la première fois, elle me le fit payer.

C'est elle qui saignait, oui, mais c'est moi qui payais.

C'est elle qui saignait pour la première fois. C'est elle qui était lourde. C'est elle qui était comme une boule d'argile en moi, comme un corps étranger, une erreur, une tromperie. C'est elle qui troublait par des accès de chaleur, par des tensions et torsions internes, l'équilibre de mon corps. C'est elle qui envoyait des flots d'hormones contradictoires dans mon sang. Le mien... Pas le sien...

En maîtresse, en marâtre, en tenancière, elle voulait ignorer et ignorait tout de moi. Son véhicule. Ses pattes pour courir après la bite, la chatte, le pied de table, le coussin, la main, la cuisse... Tout ce qui pouvait la satisfaire. Et toujours... Et tout le temps... Et la nuit... Et mes mains couvertes de mes odeurs au matin... Et ce matin, mes mains que je trouvais couvertes de sang.

La garce saignait. La garce saignait, avait sali mon lit, mon pyjama, mes mains. Elle s'était conduite en chienne et elle me voulait encore. Encore... Toujours...

— Non, Moule, pas comme ça !

— Je veux une queue !

— Non, Moule, pas comme ça !

— Je veux Maya ! Salope ! Je veux ta copine Maya !

— Ferme tes lèvres ! Tu n'auras rien ! Pas un doigt !

— Tu sais bien que j'aurai tout ce que je veux, garce ! Tu es l'esclave, et tu adores cela.

Je voulais lui résister. Montrer de quoi je me croyais capable.

— Il n'y a pas que le sexe, Moule ! Il y a la poésie !

— La poésie !!! Ah ! Ah ! Ah ! Fais-moi rire, avec ta poésie ! Regarde-moi rire, petite fille ! Regarde ta Moule rire ! Tes cons de poètes, ils vont aux putes se vider les couilles et choper la chaude-pisse ! Tes connes de poétesses, elles font les chattes, comme toi, pour se faire tringler par tout ce qui bouge et se faire traiter de pute ! Et ça ramone, ça ramone, ça ramone ! Et ça se fait ramoner, ramoner, ramoner ! C'est quoi la poésie ? Hein ? C'est quoi ?... C'est quoi une émotion ? Et une idée ?... Un concept ?... Vous en avez plein la bouche, de ces mots ! Mais si je n'étais pas là, comme la poudre éjecte l'obus, il n'y aurait rien ! Rien, tu m'entends. Pas un vers ! Pas une idée ! Pas de vent dans les cheveux, non plus ! Pas de parfum de rose ni de sourire ! Ni même la caresse d'une mère... Pas de lumière ! Pas d'obscurité ! Il n'y aurait que le néant vide et mou

et visqueux. C'est moi, ta Moule, qui fais tourner l'univers. Je suis la seule à être plus forte que la mort de toutes choses. La seule, tu entends !... Et toi, tu es qui ? Avec tes petites guiboles... Avec ton petit museau ? Avec ta poitrine creuse... Tu es qui, comparée à moi ? Tu veux te mesurer à moi ? Mais, je suis toi ! Pauvre fille, je suis toi ! Tu es toute dans mes replis, mes fonds, mes nacres, mes fluides. Dans tous ces éclairs du grand Tesla, tous ces éclairs que je t'envoie dans tout ton corps, pour te faire marcher droit, pour t'enflammer, jusque dans ton cul, ma petite... Jusque dans ton petit cul ! Partout, dans ta limite, je suis toi ! Tu n'es rien hormis moi ! Rien ! Rien d'autre qu'une machine à jouir. Une machine à me faire jouir ! Une machine automatique ! Une *Sex Machine* !

— Tu n'auras rien, Moule ! Rien !

— Pauvre enfant ! Pauvre enfant... Je te donne deux heures !

— Deux heures de quoi, Moule ?...

— Deux heures ! Tu verras...

Elle me faisait peur soudain. Je la haïssais...

— Vois ! Je te donne deux heures et tu ramperas, soumise ! Deux heures et tu seras ma chose ! Mon objet, ma marionnette !

— Jamais !

— Deux heures !

Et elle commença sa torture.

Et je me mis à hurler.

Et tout de suite, comme la pauvre enfant que j'étais, les traits convulsés, j'appelais ma mère.

— Maman ! Maman ! Oh, Maman !

Ma mère accourut. Me vit. Couverte de sang, échevelée, effarée... Mes yeux hagards comme des soucoupes d'opium...

Bien sûr, elle comprit.

— Ma chérie... Ma chérie...

Je fondis en larmes, la serrant de toutes mes forces.

J'avais mal. J'avais mal, par pulsations rapides et profondes. J'avais mal par pulsations et je saignais. Je pulsais du sang. Par petits filets. Comme une hémorragie.

— Je ne supporte pas ! Maman ! Qu'est-ce qui se passe ? Maman, c'est horrible !

— N'aie pas peur, ma Chérie... N'aie pas peur... Tu as tes règles... Les premières fois ça peut être terrible, mais ce n'est rien... Reste allongée... Cela ne va pas durer.

— Tout ce sang ! Tout ce sang ! Oh, tout ce sang !

Ma mère s'éclipsa quelques secondes. Donna précipitamment des instructions à mon père.

Elle revint rapidement et voulut m'entraîner vers la salle de bain, mais j'étais pliée en deux, les mains sur le bas de mon ventre, respirant par courts à-coups, incapable de marcher.

Elle roula des serviettes en un cylindre compact qu'elle me fit serrer entre mes cuisses. Leur rigidité me fit du bien. Les douleurs à la fois lancinantes et tranchantes s'estompaient un petit peu.

— Je t'ai dit que je t'aurais... Tu vois, ta mère elle-même me connaît bien... Elle aussi est ma vassale... Vois ce qu'elle t'a donné pour te soulager... Hmm... Qu'il est dur et doux à la fois... Hmm... Comme j'aimerais l'avoir dans moi... Devenir plus grande que lui pour le prendre tout entier en moi... Ma folie le transformerait en un objet de chaires dures et chaudes, actives et caressantes, en une bûche que mes braises en délire enflammeraient...

— Ferme-là !

— Que dis-tu ma chérie ?

— Rien, Maman... Rien... Je n'en peux plus !

Elle s'était assise et avait posé ma tête sur ses genoux. Elle me caressait le front, les cheveux, me chuchotait des mots tendres, et,

dans ma douleur, dans ce désespoir d'être soumise à ma matière, des vaguelettes d'érotisme se levaient en moi. De douces vagues courtes et rapides parcouraient mon corps entre deux accès, deux cris. Mon corps souffrait, mon corps souffrait tendu dans ses déchirures ; quand il se relâchait un instant, de lui partait vers les mains de ma mère sur ma tête, vers ses cheveux qui frôlaient ma joue, vers son souffle qui enlaçait mon cou, tout une ribambelle de nuées légères et étourdisantes, de vaguelettes de plaisirs qui en flux et reflux voyageaient entre le centre de mon être et la douceur du sien... Jusqu'à la nouvelle crise. La nouvelle éventration. Le nouvel écrasement.

— Je te donne le plaisir et je te donne la douleur !... Vas-tu me servir ? Vas-tu enfin t'asservir ?

— Jamais !

Telle une Amazone déchaînée, elle planta sa lance dans mon utérus et la fit jouer de bas en haut et de haut en bas. Mon corps se raidit. Il se mit à trembler. Je me mis à suer abondamment. Je criai. Je m'évanouis.

Lorsque je revins à moi, le médecin était là. J'avais les jambes écartées. Il m'auscultait.

— L'hémorragie s'est arrêtée.

J'étais épuisée. Une présence sourde était en moi. Comme un animal furieux qui gronderait au fond de sa tanière. Comme un monstre. Comme une panique à l'intérieur de ma chair.

J'éclatais en sanglots. Des sanglots profonds et désespérés. Je me débattais.

— La bête ! La bête !

— Je vais lui donner quelque chose.

— Je la tiens.

— Maman ! Maman !

— Tu n’as rien à craindre, ma Chérie... Tu vas dormir un peu... Je reste avec toi... Je reste avec toi, ma Chérie.

Avant de sombrer, la dernière image que j’eus fut celle du visage de mon père, au-dessus de l’épaule de ma mère, à la fois grave, fier et effaré.

J’étais dans le grand chêne couvert de mousses. À califourchon, comme cet après-midi de printemps, petite, où nous jouions à cache-cache. L’arbre était plus grand, plus haut, plus feuillu au-dessus de moi. Sa ramure semblait former un labyrinthe dont j’étais le centre. Assise sur sa branche la plus basse, la position était beaucoup plus vertigineuse encore que celle de mon enfance. Il y avait du vent. Un vent qui fouettait mes yeux de mes cheveux que j’avais longs. Le jour se levait. Une forte odeur de vase montait d’au-dessous de moi. Baissant les yeux je compris que le chêne s’érigeait en plein milieu d’un fleuve gigantesque aux eaux mi-transparentes, mi-opaques. Opaques sur la crête des vagues, transparentes entre elles. Il régnait un silence uniforme, simplement soutenu par un roulement profond et régulier, comme si le fleuve s’engouffrait ou surgissait de cavernes comme des mondes. J’avais peur... Mais une peur grisante. Une peur qui serait venue d’un corps illuminé d’étoiles.

L’eau courait. L’eau courait et je la regardais courir. Elle était rapide. Elle était puissante. Elle était hors de toute possibilité de contrôle. Et je la regardais courir, bondir, se creuser ; moi, sur mon arbre qui vibrait de son frottement. Vibration légère, car atténuée par la puissance et l’épaisseur du tronc, mais vibration constante qui enlaçait, caressait l’intérieur de mes cuisses, mes fesses, ma vulve, et entraînait dans moi comme un pilier soutenant une cathédrale. Vibrations de l’eau qui se faisaient plus insistantes, plus fortes. Vibrations qui s’enrichissaient de pics graves, de martèlements, comme une

mélodie naissant sur une basse continue. Une mélodie de percussions... Et des formes qui apparaissaient dans l'eau. Des tâches colorées et mouvantes. Plus rapides qu'elle. Plus denses qu'elle. Plus denses que l'eau qui semblait s'arrêter, qui semblait s'évaporer sans une vapeur ; qui descendait, se couchait dans son lit tandis qu'émergeaient des troupeaux et des nuées d'animaux en cavalcades. Tous, flancs contre flancs, galopant, sautant, volant. Des tigres, des gnous, des vaches, des lapins, des chiens, des éléphants, des perroquets, des autruches, des serpents, des lynx, des chats, des loups, des girafes même, des girafes qui passaient sous mes pieds, indifférentes et pressées. Des millions, des millions de bêtes qui couraient à la place du grand fleuve. Courant vers le soleil couchant ; courant après lui. Courant à son rythme et parcourant en ronde infinie, un monde toujours jeune.

Je me réveillais.

Ma mère s'était endormie contre moi.

Toute douleur avait disparu. Mais l'animal en moi montrait ses dents.

— Je peux recommencer à n'importe quel moment... N'importe quand !... N'importe où !... Hmm... Je veux ton Cousin !... Léonard, ton cousin... Hmm... Je le sens... Il doit être sacrément membré !...

— Tais-toi, Moule ! Pas la famille !

— Comment ça, pas la famille ? Ha ! Ha ! Ha ! Mais, qui je veux ! Ton père, si je veux ! Là, non... Il n'assurerait rien du tout. Il se fait trop pomper par son insatiable secrétaire !... Encore une, tiens !... La secrétaire... Une qui me plait...

— Salope ! Truie !

— Oui ! Oui, gamine ! Et tellement plus ! Je veux de la bite ! Là ! Tout de suite ! Tu comprends ça ? Un bon gros bazar ! T’as l’image dans ton petit crâne ?

— Tais-toi, Moule !... Je suis fatiguée de tes délires !... Et tu vas réveiller Maman.

— Si tu savais ses rêves, en ce moment, tu voudrais la voir debout.

— Tu es une méchante farce, Moule... Rien ne te plait plus que de faire du mal.

— Oh, oui ! Me faire farcir ! Hmm... Mais tu ne sais rien de moi, petite fille !... Comment as-tu trouvé le rêve que tu viens de faire.

— Il est bien question de rêve !

— Réponds !... Réponds !...

— Un rêve quoi... Un rêve que je ne comprends pas mais que je sens comme une histoire d’amour. Un rêve... Mais comment sais-tu que j’ai rêvé ?

— Parce que ce rêve vient de moi... Et que ce rêve est ce que je suis... Rendors-toi quelques minutes encore... Je t’en envoie un autre... Ce que je ne suis pas.

Mes yeux étaient encore tout éblouis par le coucher de soleil.

Je savais être dans une chambre. Une chambre obscure. Aux odeurs moites de corps endormis. Aux sons étouffés par les étoffes du sommeil.

Petit à petit, je discernai des formes. Quelques meubles massifs, des rideaux, un tapis, un lit... Un lit occupé. Un lit occupé par deux personnes qui dormaient. Deux personnes nues. Couvertures et draps rejetés à leurs pieds.

Je m’approchai, et mes yeux qui s’habituait de plus en plus, qui commençaient à voir comme sous une lune pleine. Et qui voyaient

le sexe de l'homme, avachi, gris et plat comme une gelée ondulant doucement au gré de la respiration. Et qui voyaient la femme, jambes grandes ouvertes, puis, mouvance des rêves, sans jambe du tout, avec son sexe énorme, glabre, ivoire, à la fente complexe et chantournée, labyrinthique comme les circonvolutions d'un cerveau ; impénétrable et effrayant.

— Moule...

— Oui, petite fille...

— Ne m'appelle plus petite fille !

— Tu as raison. Mais mon emprise sur la femme que tu deviens sera bien plus grande.

— Je veux être libre !

— Tu seras libre ! Allons... Bien sûr que tu seras libre... Libre de choisir les moyens de me satisfaire, libre de me surprendre, libre de rassasier ma faim avec ce qui te plaira, d'étancher ma soif de mille sources de ton choix. Libre de vite me soigner lorsque je serai malade, de vite récolter les fruits de mon plaisir pour te rendre plus forte, plus inventive, plus avide d'espaces et d'aventures, plus avide de rires et de partages que tu m'offriras. Tu seras libre de me faire jouir par tous les véhicules de la jouissance !

— Arrête !

— Jamais !!!

— Je vais t'enlever, cynique objet !

— M'enlever ?...

— Te supprimer de moi, t'ôter, te découper ! T'arracher, s'il le faut ! Te remplacer par un trou béant et venteux !

— Ne fais pas cela, petite femme... Tu perdrais tout !

— Tant pis, tant que tu ne gagnes pas ! Tant que c'est moi qui gagne et qui suis libre !

— Libre ?? Encore ta liberté ! Il n'y a d'autre liberté que la mienne, petite idiote ! *Ma* liberté ! Et vassale de moi, tu ne seras libre que par *ma* liberté ! Jamais autrement ! Je ne peux pas perdre ! Toi morte, moi ta Moule disparue, que crois-tu qu'il y ait au creux des cuisses de toutes les autres femmes ?... Ne comprends-tu pas que tu n'es qu'une infime partie d'un tout bien plus immense, bien plus infini ? Que si tu acceptes de me céder, tu entres enfin dans une grande famille humaine ! La plus grande de ses familles, celle des femmes ! Bordel, petite mouilleuse ! Mais, sans moi, tu n'es rien ! Rien du tout ! Jouis ! Fais-moi jouir ! Et ne t'occupe pas du reste.

— Tu te fiches de moi, Moule ! Jouir et te faire jouir ! Mais je suis sûre que tu prends toute la part... Que tu ne me laisses que des morceaux... Comme on réserve une poignée de grain sur la récolte de blé !

— Et qu'en ferais-tu, à part te consumer ? Tu n'as aucune idée de la violence de mes orgasmes ! Tu te sens déjà pleine et forte de ceux que je te laisse... Pourrais-tu en supporter plus ? Pourrais-tu seulement survivre au centième des plaisirs qui sont les miens ? Tu me crois folle, ivre de pouvoir et de bestialité. Mais je suis simplement ton réacteur nucléaire... Ton étoile à neutron !

— Prétentiarde ! Suffisante ! Minable moulasse ! J'ai honte !

— Ferme-la ! Sale mioche ! Petite conne ! Tu veux un exemple ? Ah, tu veux un exemple ? Lève-toi ! Tu vas l'avoir, ton exemple ! Oui... Va t'asseoir dans le fauteuil ! Exécution ! Là !... Ne réveille pas ta mère !... Tu veux savoir ? Tu veux vraiment savoir ?

— Oui ! Je te l'ai dit ! Oui ! Oui ! Et oui !

— Alors, caresse-toi !...

— Moule ! Pas là !

— Caresse-toi ! Ne t'arrête pas ! Branle-toi !... Comme ça, oui ! Continue ! Ne t'arrête pas ! Tu me prends pour quoi ? Tu vas voir, pauvre avorton ! Tu vas voir à quel point tu n'es rien !

— Mon Dieu, qu'est-ce que c'est ? Mon Dieu...

— Encore ! Peu de gens sont allés où tu vas... Branle-toi ! Branle !

Je ne pouvais, de toute façon, m'arrêter. Mon index et mon majeur collés l'un à l'autre, je caressais mon clitoris couvert de sang. Toute ma vulve était couverte de sang séché que les liquides abondants de mon vagin surexcité diluaient et répandaient et que mon autre main finissait d'étaler sur mes cuisses, sur mon pubis, sur mon ventre même. Mon sexe devait ressembler à un clown triste. Triste et soumis, mais déjà sur la voie du contentement.

Cela m'avait pris comme un bolide fauche un piéton. J'avais eu l'impression d'être vrillée, d'un coup, tordue comme on essore un torchon. C'était parti d'un point précis sur le devant de mon pubis pour irradier, fulgurer de chaque côté du vagin, poursuivant dans les muscles intérieurs des cuisses ainsi que vers l'arrière de l'utérus ; presque aussitôt, un câblage inconnu s'était mis à fonctionner vers le bas de ma colonne, vers le bas de mon estomac, vers mes poumons et vers ma nuque qui se tordait comme on tue les poulets. Je sentais mon anus palpiter, se durcir à casser une noix, se détendre, recommencer. Mon vagin lui aussi avait des spasmes, des spasmes gigantesques, comme un bec de pieuvre géante qui se fermerait sur du vide. Qui claquait, qui claquait, réclamant sa nourriture. Il devait être gorgé de tous les sangs des sacrifices. Il me brûlait... Mon clitoris me semblait immense, plus grand et plus gros que le sexe du Minotaure. Mes mains ne sentaient plus rien, elles, tant elles étaient sensibles à tout. Ma peau entière, toute la surface de ma peau, n'était plus qu'électricité, étincelles, foudre... Des millions de volts circulaient de ma nuque, mon estomac, mes poumons, mon vagin, mon clitoris, mon utérus vers tous les coins et plis de ma peau - les moindres poils semblant grésiller d'une lumière bleutée - pour ensuite y retourner, en va-et-vient effrénés, par des chemins directs,

toujours identiques, comme une tuyauterie d'orichalque éjaculant et aspirant une soupe ionique, faite de feu, de protons et électrons libérés, de plaisir, enfin... D'un volume infini de plaisir, rond et brûlant, tranchant et glacé, lourd, dense et léger, marquant pour toujours toutes les cellules de mon corps d'un sceau plus ancien que les anciens mythes, mon corps tétanisé en une statue d'iridium. Je jouissais... Je jouissais en continu, dans une onde à haute fréquence ; en continu, comme branchée sur un courant alternatif, un courant d'une puissance jamais égalée dans la nature connue, un courant qui suivait mon nouveau squelette de jouissance, un courant de splendeurs, un courant de merveilles, un courant de transcendance...

— Tu me surprends, petite femme...

— Je... C'était... Intense...

— Tu aurais dû au moins t'évanouir... Je ne comprends pas...

— Tu vois, Moule ! Tu n'es pas omnisciente !

— C'est toi qui es particulière, Virginia...

— Je prends cela pour un compliment, Moule.

— Ah ! Ah ! Ah ! Mais ne va pas croire que...

— Stop ! Cela suffit ! Écoute-moi !... J'ai décidé que je serai ta servante !...

— Tu as décidé ?... Tu as décidé ?... Je te le laisse croire tant que tu veux, si tu me sers...

— Oui ! Oui, Moule ! J'ai décidé ! Oui ! J'ai décidé de jouir ! Ce que tu m'as fait entrevoir est au-delà de tout ce que l'on ne m'a jamais promis. L'on me destinait à une vie terne, une vie de travail, d'enfants, de sociabilité... Une vie d'ennui ! Mais tu m'as montré ton visage, ou une part de ton visage, et je veux voir le reste ! Je

veux jouir ! Je veux jouir et faire jouir ! Que toute ma vie ne soit qu'un gigantesque orgasme partagé. Je sens que le partage rend l'orgasme plus grand encore que ce que tu peux me promettre... Ne proteste pas ! Je suis sûre que tu as des limites, et je veux les dépasser ! Je veux mourir en cendres, et renaître ! Je le veux maintenant !... Je veux commencer maintenant ! Mon corps n'a pas été le seul à être irradié. J'ai compris ce que tu voulais me dire... Tu l'as mal dit, c'est tout ! Je serai à toi, entièrement. Et toi, tant que tu peux, décharge ces flots de plaisirs comme tu le fis à l'instant. Tu auras tous les objets qui te satisferont... Tous !

— Tu me laisseras être ta maîtresse ? Exiger de toi les situations les plus folles ?

— Bien plus que cela, Moule... J'exige, Moule... Tu entends mon ordre ? J'exige, de moi, à toi... J'exige d'être pour toujours ton esclave ! Toujours !... Toujours, tu m'entends ? Jusqu'au jour, bien entendu, où l'esclave ayant tout appris de sa maîtresse, le jour où c'est toi qui deviendras mon esclave...